



Études canadiennes / Canadian Studies

Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France

76 | 2014

Revisiter le Canada par la recherche doctorale

En exil et en mission : le voyage au Canada de dix religieuses de l'Instruction du Puy en 1903, d'après le journal de sœur Saint-Ouen

Simon Balloud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/314>

DOI : 10.4000/eccs.314

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2014

Pagination : 73-87

ISSN : 0153-1700

Référence électronique

Simon Balloud, « En exil et en mission : le voyage au Canada de dix religieuses de l'Instruction du Puy en 1903, d'après le journal de sœur Saint-Ouen », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 76 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/314> ; DOI : 10.4000/eccs.314

AFEC

EN EXIL ET EN MISSION : LE VOYAGE AU CANADA DE DIX RELIGIEUSES DE L'INSTRUCTION DU PUY EN 1903, D'APRÈS LE JOURNAL DE SŒUR SAINT-OUEN

Simon BALLOUD¹

Université de La Rochelle
Université du Québec à Montréal

Tout au long du XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e siècle, des gens d'Église membres des communautés religieuses quittent la France, où les gouvernements républicains anticléricaux se succèdent. Contraintes à l'exil en 1903, dix sœurs de l'Instruction du Puy quittent la France pour le Canada afin d'encadrer les jeunes autochtones des missions érigées par les oblats en Colombie-Britannique. Leur voyage se déroule du 30 septembre au 16 octobre 1903. Cette contribution propose, en se fondant sur la richesse du *Journal de dix religieuses de l'Instruction du Puy exilées dans le Dominion du Canada*, d'analyser ce que représente un voyage vers le Canada pour des religieuses françaises à l'aube du XX^e siècle et de démontrer en quoi l'étude des récits de voyage est essentielle à la compréhension de ce phénomène migratoire. Source pour l'histoire des migrations, ces derniers permettent de saisir à l'échelle « micro » l'expérience migratoire dans toutes ces dimensions, matérielles et psychiques.

Throughout the nineteenth century and early twentieth century, hundreds of Catholic congregation members, clerics and teachers left France as they were unwanted by the successive anticlerical Republican governments. Forced into exile in 1903, ten teaching nuns from the *Instruction du Puy* congregation left France to work for the Aboriginal youth missions directed by the Oblat fathers in British Columbia. Their journey took place from September 30th to October 16th of 1903. Through the analysis of the *Journal de dix religieuses de l'Instruction du Puy exilées dans le Dominion du Canada* this article puts forward what a journey to Canada represented for these French nuns. It will also consider the importance of studying travel narratives in order to comprehend this early XXth-century migratory phenomenon, as it leads readers to grasp the migratory experience of individuals, here female missionaries.

La Grande Migration transatlantique (1870-1914) tient une place toute particulière au sein de l'histoire des mouvements de population. Par son volume considérable et ses conséquences sur les pays de l'Ancien et du Nouveau Monde, elle incarne un phénomène majeur de l'histoire mondiale contemporaine. Au sein de cette vague migratoire coexistent de nombreuses migrations qui divergent autant par leur nature que par leur intensité. L'une d'elles est constituée par les religieux et religieuses appartenant aux

¹ Cette contribution est en partie issue des deux communications suivantes : *De Montréal à Vancouver : le voyage transcanadien de dix religieuses de l'Instruction du Puy en 1903, d'après le Journal de Sœur Saint-Ouen*, colloque international « Le Canada, passages multiples », Centre d'Études Canadiennes Interuniversitaire de Bordeaux, 17 et 18 octobre 2013 ; *De l'Ancien au Nouveau Monde : le voyage transatlantique de dix religieuses de l'Instruction du Puy en 1903, d'après le journal de Sœur Saint-Ouen*, colloque « Entre ciel et mer, le voyage transatlantique de l'Ancien au Nouveau Monde », Université de Bretagne Sud, 5 et 6 avril 2013.

congrégations françaises. En effet, à partir des années 1830 jusqu'à l'aube du XX^e siècle, ces derniers quittent la France pour se rendre, entre autres, au Canada et plus particulièrement dans la province du Québec dominée par l'Église catholique canadienne-française. En effet, cinquante-quatre congrégations françaises s'implantent au Canada entre 1837 et 1914 (LAPERRIÈRE 1982 : 410-411). Ce vaste pays est considéré par ces nouveaux migrants comme une terre de liberté où ils pourront vivre leur religion et exercer ses préceptes sans contrainte, ce qui n'est pas toujours le cas en France, particulièrement sous la III^e République radicale (1898-1914) qui impose la séparation de l'État et des Églises (SORREL 2003). La place tenue par les religieuses et religieux dans l'historiographie récente des études migratoires semble faible au regard de l'importance des conséquences de ce phénomène dans les sociétés concernées. Pourtant, l'influence des membres des congrégations et communautés religieuses dans la société canadienne est considérable, notamment par leur investissement important dans les domaines de l'assistance, de l'éducation et de la santé.

En 1903, dix sœurs de l'Instruction du Puy², aussi appelées Religieuses de l'Enfant-Jésus, quittent la France pour le Canada. Poussées à l'exil par les lois anti-congréganistes³, elles répondent à l'invitation de M^{gr} Paul Durieu, évêque oblat du nouveau diocèse de New Westminster et vicaire apostolique de la Colombie-Britannique depuis 1890. En 1896, il avait fait appel à des congrégations religieuses françaises pour établir des missions enseignantes auprès des indigènes dans la province (CHOQUETTE 1995 ; LEVASSEUR 1995). Comme le souligne Pierre Rajotte, « l'Ouest canadien attire, tout au long du XIX^e siècle, diverses congrégations religieuses qui souhaitent participer à l'édification d'un monde nouveau » (RAJOTTE 1996 : 2). En effet, depuis 1841, les Oblats de Marie-Immaculée sont présents au Canada et procèdent en tant que « spécialistes des missions difficiles⁴ » à la mise en place de leurs missions auprès des autochtones. Ces dernières apparaissent dans la région à la fin du XIX^e siècle, telles Sainte-Marie, Squamish, Sechelt et Kamloops. Comme à leur habitude, les oblats font appel à une communauté de femmes, en l'occurrence les religieuses de l'Instruction du Puy-en-Velay, afin de les

² C'est en 1667 qu'est fondée la *Société des Dames de l'Instruction* aussi appelées *Demoiselles de l'Instruction*. En 1708, elle fusionne avec une autre communauté : l'*Institut de l'Enfant-Jésus* pour donner naissance aux *Demoiselles et filles de l'Instruction de l'Enfant-Jésus*. Au début du XX^e siècle, la communauté décide d'adopter le vocable de *Religieuses du Saint-Enfant Jésus du Puy*. Cependant, le terme *Demoiselles de l'Instruction* (du Puy) est encore très usité.

³ Suite à la loi de 1901 sur les associations, des milliers d'écoles non autorisées sont fermées en France. Puis, en 1903, de nombreux congréganistes sont expulsés ou contraints à l'exil après que leurs demandes d'autorisation aient été refusées par le gouvernement et ses instances.

⁴ *Allocution de Pie XI au Chapitre général*, le 14 septembre 1932, dans *Missions*, 66 (1932), p. 675.

assister dans leurs œuvres (LEVASSEUR 1995 : 188). Spécialisées dans l'enseignement et l'éducation, elles pourraient être d'un grand secours devant l'ampleur de la tâche.

Le voyage des dix religieuses se déroule du 30 septembre au 16 octobre 1903. Du Puy-en-Velay, chef-lieu de leur communauté religieuse, elles voyagent par le train jusqu'à Paris avant de rejoindre le Havre. Après un long et pénible voyage transatlantique, elles accostent en Amérique à New York avant de rejoindre le Canada. De Montréal à Vancouver, sœur Saint-Ouen⁵ s'émerveille devant les nouveautés qu'elle découvre, en passant par les « rives enchantées » du lac Supérieur et les « belles et imposantes » Rocheuses. Elle traverse ce pays totalement inconnu qui n'en est en fait pas un, mais plusieurs, selon les impressions de l'exilée (SAINT-OUEN 1906 : 37, 43).

Contrairement à leurs coreligionnaires qui migrent au Canada à partir de 1837, les religieux et religieuses expulsés ou contraints à l'exil entre 1880 et 1914 considèrent ce voyage comme une épreuve quasi-biblique. Ce sentiment largement répandu parmi les exilés constitue la genèse d'une nouvelle idéologie victimaire qui germe chez les religieuses et religieux conscients de leur sacrifice en étant contraints à l'exil (LAPERRIÈRE 1982, 1996-2005). De leurs établissements originels jusqu'aux rives du Nouveau Monde, ces derniers éprouvent, le plus souvent pour la première fois, un état extrême de mobilité et d'altérité. Au temps liturgique – continu – succède le temps erratique du voyage ; à l'espace sacré – sédentaire – succède l'espace nomade du voyage. Cette transition spatio-temporelle génère, entre autres, l'apparition de « lieux et de territoires de l'attente » hautement constitutifs du sentiment d'exil qui habite les religieux (VIDAL, MUSSET & VIDAL 2011). Il s'agit ici du quai d'embarquement, du pont du navire, des cabines des passagers ou encore du train transcanadien qui les mène, depuis peu, vers Vancouver. Conçus ou non pour l'attente, ces derniers sont autant de pauses, de temps morts, d'où émerge ce que l'historien Guy Laperrière appelle la « spiritualité de l'exil » (LAPERRIÈRE 1999 : 286-290 ; 2005 : 371-374).

Il restera mémorable pour la Congrégation et pour nous toutes, ce départ de 1903, qui a eu lieu dans de si pénibles circonstances : nos maisons fermées, la plupart de nos sœurs obligées de quitter leur costume religieux pour continuer leur apostolat, le cœur de nos bonnes Mères désolé et anxieux en face d'un avenir sombre et incertain ! Oh ! Que de tristesse dans toutes les âmes, que de larmes dans tous les yeux ! Pourtant, un rayon d'espérance laisse entrevoir des

⁵ Sœur Saint-Ouen est née sous le nom de Virginie Monier le 18 octobre 1857 dans l'actuelle commune de Chavaniac-Lafayette, alors partie intégrante de Saint-Georges-d'Aurac (Haute-Loire, Auvergne). Elle prend l'habit en 1879 à vingt-deux ans.

jours meilleurs, et nous partons, heureuses de conserver, au prix d'un grand sacrifice, la grâce inestimable de notre vocation. (SAINT-OUEN 1906 : 9)

L'étude des récits de voyage permet plus largement de mettre en lumière « l'expérience migratoire » de leurs auteurs (COURTEMANCHE & PAQUET 2001 : 13-21). C'est ce que nous tentons de démontrer dans notre recherche de thèse au sujet de la migration des hommes d'Église français au Canada entre 1830 et 1914⁶. Il s'agit d'étudier les types de projets migratoires mis en place par les religieux français en fonction des différents contextes politico-religieux en France et au Canada. En effet, l'élaboration et la réalisation de ces projets obéissent à des logiques particulières (choix de carrière, exil, départ définitif ou non). Le projet migratoire est l'émanation d'un contexte particulier pour l'homme qui le met en place comme pour l'institution dont dépend ce dernier. S'il est certain que la migration de ces religieux relève principalement d'un ordre dicté par la communauté, il est tout aussi tangible qu'une partie de ce processus relève directement d'un choix personnel. À cela, s'ajoute la nécessité de distinguer plus pragmatiquement l'environnement matériel dans lequel ces derniers accomplissent leur voyage transatlantique, en prenant en considération tous les particularismes inhérents à leur statut d'homme de foi.

Parmi les différents types de sources sur lesquels s'appuie cette recherche, la plus pertinente est incarnée par le récit de voyage. Bien que peu nombreuses, ces sources personnelles apparaissent comme largement sous-exploitées au regard de leur contenu particulièrement efficient pour identifier et analyser l'expérience migratoire des religieux. Le récit de voyage revêt un « intérêt réciproque pour l'historicité des textes et la textualité des histoires » (MONTROSE 1992 : 410). Il est une source « à la fois littéraire et documentaire » d'une grande richesse, car il ne relève pas d'une correspondance usuelle réalisée au sein de sa congrégation religieuse (HOLTZ & MASSE 2011 : 11). En effet, on peut distinguer deux types de sources relatives aux récits de voyage des congréganistes : le premier est très majoritairement incarné par des correspondances officielles internes à la congrégation des protagonistes. Ces lettres, généralement adressées au supérieur général de la maison-mère de la communauté concernée, présentent le plus souvent des témoignages laconiques qui ne laissent que peu de place à l'expression de sentiments personnels. Le second, auquel appartient la source sur laquelle s'appuie cette contribution, est

⁶ *Les hommes d'Eglise français dans la migration vers le Canada (1830-1914)*. Thèse dirigée par M. Didier Poton (Université de La Rochelle) et M. Paul-André Linteau (Université du Québec à Montréal).

composé de correspondances et de journaux personnels qui relatent les expériences intimes de leurs auteurs.

Ces sources, plus rares, ne sont pas toujours présentes dans les fonds d'archives qui existent pour chaque religieux ou religieuse dans sa communauté d'appartenance. Plus riches que les premières, elles n'en sont pas moins difficiles à appréhender par le fait qu'elles ont pu être modifiées tout au long de la vie de leur rédacteur, ce qui n'est pas le cas des correspondances officielles qui ne pouvaient pas être altérées après leur envoi, sauf en cas de censure. Ce sont ces récits de voyage personnels qui livrent le plus d'informations sur les différentes « stratégies d'exil » et les expériences vécues par les religieux et religieuses dans cette situation (CABANEL & DURAND 2005 : 127). Cependant, il ne faut pas négliger la « subjectivation du récit » qui induit que ce dernier est « médiatisé dans sa relation au réel » (LE HUENEN 1987 : 50, 57). Cependant, des travaux récents démontrent la pertinence de l'utilisation de ce type de source (CABANEL 2008 ; PAISANT 2001 & 2009). Comme le souligne l'historienne Chantal Paisant :

Pierre pour l'histoire des missions, l'histoire des femmes, et une histoire des mentalités redéfinie comme lieu d'articulation des pratiques et des représentations, le témoignage direct des actrices constitue un matériau privilégié pour une historiographie attentive aux existences particulières, comme à toute forme d'écriture où le vécu se raconte et se réfléchit. Le vu, le vécu, l'ailleurs, la confrontation à l'étranger et l'expérience de l'exil intéresse tout autant le spécialiste de l'histoire littéraire des voyages. [...]. La diversité des auteurs et des destinataires contribue à éclairer les facettes des différentes personnalités, la complexité des relations internes et externes, les tensions entre le projet missionnaire et l'action au quotidien, la culture communautaire et les mentalités locales. (PAISANT 2001 : 10-11)

Nous proposons, en nous fondant sur la richesse du *Journal de dix religieuses de l'Instruction du Puy exilées dans le Dominion du Canada*, d'analyser ce que représente un voyage vers le Canada pour des religieuses françaises à l'aube du XX^e siècle et de démontrer en quoi l'étude des récits de voyage est essentielle à la compréhension de ce phénomène migratoire. Source pour l'histoire des migrations, ces derniers permettent de saisir à l'échelle « micro » l'expérience migratoire dans toutes ces dimensions, matérielles et psychiques.

Le voyage transatlantique: entre exil et rupture

Comme tout migrant, les congréganistes qui s'exilent doivent organiser leur voyage. Au début du XX^e siècle, deux choix s'offrent aux religieuses pour rejoindre le Canada : le premier consiste à partir du Havre, ce

qu'elles feront, pour rallier New York puis Montréal par la voie ferroviaire. Le second consiste à atteindre l'Angleterre et la ville de Liverpool afin de voyager directement vers le Canada *via* Québec ou bien Montréal. Concernant le prix, la première option représente une dépense d'environ deux cent trente-cinq francs par passager selon les tarifs pratiqués alors par la *Compagnie Générale Transatlantique* (LAPERRIÈRE 1999 : 286). Parmi les neuf cent quatre-vingt-douze passagers embarqués à bord de *la Savoie*⁷ le samedi 3 octobre 1903, dix religieuses ne doivent pas passer inaperçues. Pourtant, malgré un projet migratoire bien différent de leurs compagnons de voyage, celles-ci vont vivre les mêmes expériences physiques et mentales. Cela passe par une inévitable appropriation de l'espace. Voyageant en première classe, elles bénéficient d'avantages substantiels par rapport aux autres voyageurs. Ce privilège n'est pas systématique pour les religieux en partance pour le continent américain. Beaucoup d'entre eux voyagent en deuxième classe et parfois même en troisième, ce qui est, comme le souligne Guy Laperrière, très mal vécu par les religieux (*Ibid.* : 252-255). Trois cabines ont été réservées pour elles. Il est certain qu'au moment où elles s'y installent, elles n'imaginent pas encore le nombre d'heures qu'elles vont passer dans leur lit à « accueillir Monsieur le mal de mer » (SAINT-OUEN 1906 : 1). Cet encombrant acolyte les accompagnera toutes sans relâche pendant la traversée, altérant ainsi la perception du périple. Le voyage s'apparente rapidement au chemin de croix du supplicié. Ce mal qui les étreint est une épreuve divine, un rite de passage incontournable qui les ébranle au point de ce demander si leur dernière heure n'est pas venue :

[...] Jamais je n'avais éprouvé de telles souffrances. La mer est très mauvaise ; on dit que jamais on n'avait vu les passagers si malades. Ce n'est pas étonnant : nous avons une tempête. Notre navire est tourné et retourné en tous sens ; par moment, nous sommes obligées de nous cramponner à notre couchette pour ne pas rouler sur le parquet, car le roulis ne nous épargne pas ; le plus souvent nous avons roulis et tangage à la fois, aussi, quelle journée et quelle nuit ! Notre dernier moment serait-il arrivé ? Nous sommes si malades que nous n'avons pas même le courage de faire le sacrifice de notre vie. (*Ibid.* : 11)

Leur rang au sein du navire leur confère le privilège de l'assistance d'une femme de chambre qui les aide autant que possible. Coutumière des mauvais temps en mer, elle leur conseille de prendre des bains salés et surtout de sortir des lits pour aller respirer l'air frais sur le pont. La visite d'un docteur semble occasionner davantage un moment de distraction, plutôt qu'un

⁷ *La Savoie* (1901-1927) est un paquebot postal mis en service par la *Compagnie Générale Transatlantique*. Avec son jumeau *la Lorraine*, il assure la liaison entre Le Havre et New York sur l'Atlantique Nord.

soulagement dans leurs souffrances physiques. Ce dernier provoque les rires des sœurs en annonçant comme seul remède à leurs maux, le service de leurs repas directement au lit par la femme de chambre. Malgré cette épreuve, elles tirent profit des quelques heures d'accalmie qui règnent de temps à autre sur l'océan, pour déambuler au cœur du vaisseau qui les transporte. Ainsi, au temps singulier succède le temps social. En ces rares occasions, les sœurs tentent de déjeuner et souper avec les autres passagers de première classe, souvent sans succès étant donné leur affaiblissement. Particulièrement sensibles aux manifestations religieuses qui ont lieu à bord, elles ne veulent pour rien au monde manquer son point d'orgue : la messe. Le 8 octobre, elles s'arment de courage pour l'entendre au grand salon, mais celle-ci n'aura pas lieu à cause de la trop grande fatigue du prêtre, due certainement au mal de mer. Lorsqu'elles ne sont pas malades, elles fréquentent aussi le salon des dames, haut lieu de sociabilité sur le navire. Le maître d'hôtel leur rend visite personnellement lors du voyage pour leur demander plusieurs informations : « [...] Notre nom, notre âge, le pays où nous allons, celui d'où nous venons, si quelqu'un nous attend, si nos billets sont payés jusqu'à Vancouver, etc. Cela n'en finit pas » (*Ibid.* : 11).



Le paquebot transatlantique « La Savoie » au départ du Havre⁸

⁸Source : <http://www.akpool.fr/cartes-postales/24079010-carte-postale-le-havre-le-transatlantique-la-savoie-drapeau>

Les sept jours passés à bord de *la Savoie* sont pour les religieuses une longue attente qui favorise les moments propices à une « rencontre avec sa subjectivité » (ONFRAY 2007 : 81). Occuper leur corps et leur esprit, voilà le défi qu'elles doivent relever lorsqu'elles sont libérées des symptômes du mal de mer. Ainsi, les temps de sociabilité et d'échanges avec autrui tout au long du voyage sont rares. Le paquebot transatlantique impose des conditions d'attente qui placent tous les sens en alerte chez les passagères. L'ouïe est constamment sollicitée, souvent pour compenser ce qu'on ne peut voir lorsqu'on se trouve enfermées au cœur du navire et qu'on tente d'interpréter les mouvements brutaux d'un vaisseau subissant les assauts de l'océan, une expérience qu'elles n'ont jamais éprouvée, mais dont elle suit l'itinéraire du fond de leur cabine.

Nous avons passé les bancs de Terre-Neuve ; et vous dire les bruits que nous avons entendus, les sauts que l'on a faits, les frayeurs que nous avons eues ; serait impossible ! Par moment, on croirait que la Savoie reste immobile ; puis elle se remet en marche, mais doucement ; parfois, elle semble se traîner péniblement sur le flanc, puis elle se retourne subitement sur le côté opposé ou paraît s'enfoncer dans un précipice. (SAINT-OUEN 1906 : 14)

Au vacarme des intempéries, il faut ajouter le tumulte causé par les affres de la cohabitation. Diverses nationalités et cultures se côtoient et doivent apprendre à vivre ensemble le temps d'un voyage. C'est autant d'occasion d'apprécier des verbes et accents pour la plupart jusque-là inconnus. On imagine aisément le brouhaha et ses échos régnant dans les corridors du navire. Les religieuses observent ces nombreux passagers de seconde classe qui sont « pour la plupart, des Anglais et des Espagnols » (*Ibid.* : 9). Sœur Saint-Ouen témoigne : « Les bébés ne manquent pas : nous en sommes entourées ; et leur voisinage, tout en nous procurant d'agréables distractions, ne cesse pas de nous gêner beaucoup, surtout quand nous souffrons » (*Ibid.*). La peur audible des enfants est accompagnée par celle, silencieuse, mais non moins importante, des adultes. Lorsqu'une tempête s'annonce, certains des passagers doivent avoir en tête les naufrages passés qui ont eu un écho retentissant dans la presse. On pense notamment au paquebot transatlantique *la Bourgogne*, qui a fait naufrage le 2 juillet 1898 après être entré en collision avec un voilier américain en route pour Philadelphie. L'accident cause la mort de plus de 500 personnes, ce qui en fait la pire catastrophe de toute l'histoire de la *Compagnie générale transatlantique* en temps de paix. Après l'ouïe, c'est la vue qui est mobilisée lorsque le temps permet de côtoyer le pont. De l'observatoire du navire, l'immensité de l'océan s'impose à la voyageuse missionnaire. Face à la mer qui « [...] à chaque instant, semble différente de ce qu'elle était l'instant précédent

[...] », sœur Saint-Ouen semble éprouver avant tout de la nostalgie pour sa terre natale, désormais lointaine (*Ibid.* : 10).

Là, nous pourrions nous croire au milieu d'un champ fraîchement labouré, dont les sillons mouvants et noirâtres nous rappellent la terre des environs du Puy. Là-bas, dans le lointain, c'est une quantité de flocons blancs, semblables à des monceaux de neige qui se forment et disparaissent subitement ; à l'horizon, un voilier file rapidement ; on dirait un point dans l'espace. (*Ibid.* : 9)

La France, nouvelle Ithaque, est devenue pour ces religieuses déracinées un vœu pieux. La retrouveront-elles un jour ? Ce sentiment les anime avant même leur départ du Havre. À Paris, elles visitent la Basilique du Sacré-Cœur, habitée ce jour-là par la tristesse, comme si c'était l'unique et dernière fois : « La tristesse s'empare de nos âmes, et si, jusqu'à présent, nous n'avons pas cru à notre départ, il faut bien maintenant se rendre à la réalité » (*Ibid.* : 7). Le voyage ne leur fait pas oublier la situation politique en France, raison principale de leur présence sur *la Savoie*. Bien au contraire, elles ont à l'esprit toutes les difficultés éprouvées par leurs coreligionnaires dans leur patrie. Elles perçoivent la politique gouvernementale républicaine à leur rencontre comme une tyrannie aveugle. L'auteur du journal rapporte : « Le bateau c'est un petit monde : chacun s'occupe de soi, si on parle, c'est pour admirer cet océan sans rivage, dont les vagues en furie nous rappellent la tourmente qui bouleverse notre chère Patrie » (SAINT-OUEN 1906 : 7). Cette France apostate n'est pas celle qu'elles regrettent sincèrement depuis leur départ, qui, « [...] pénible sur le plan humain, [...], deviendra méritoire et signe d'espérance sur le plan spirituel » (LAPERRIÈRE 1999 : 286). Rechercher et considérer « l'outillage mental » de ces religieuses permet de mieux saisir la spiritualité singulière qui anime l'exil de ces dernières (FEBVRE 1947).

Pourtant, alors que la France s'éloigne inexorablement, se rapprochent les côtes du Nouveau Monde, où commencera un autre périple jusqu'à Vancouver. La première étape de ce voyage transaméricain est l'arrivée au port de New York. Avec l'arrivée devant la grande ville américaine, c'est le retour à la vie et au monde que les voyageurs transatlantiques évoquent régulièrement. Elles ne sont plus seules sur un bateau à la dérive au milieu de l'océan et leur calvaire touche à sa fin. On croise d'autres navires. On est attentif aux couleurs hissées par ces voisins d'un instant pour y adapter ensuite sa conduite.

Dans la matinée, on rencontre plusieurs bâtiments. C'est d'abord un vaisseau américain ; des deux côtés on se dispose à saluer, les drapeaux sont hissés sur les mâts, mais chacun attend, sans doute, que le voisin commence ; et, comme il y a un peu d'orgueil de part et d'autre, on ne se salue pas du tout. Si les Américains sont fiers, les Français ne le sont pas moins. Quelques heures plus tard, on annonce par le télégraphe sans fil un vaisseau allemand et on se salue, cette fois.

Vers midi, c'est *la Touraine* qui va passer ; nous brûlons d'envie de la voir ; car c'est elle qui a transporté nos dernières sœurs parties pour l'Amérique. (*Ibid.* : 17)

Le samedi 10 octobre, au loin, commence à se dessiner la silhouette imposante de New York, porte d'entrée déjà emblématique du Nouveau Monde. Ce magnifique panorama se rapproche progressivement, et les détails du tableau commencent à apparaître : « [...] cette verdure, ces maisonnettes cachées au milieu des arbres, ce train qui court là-bas dans le lointain » (*Ibid.* : 17). À la contemplation hiératique succède l'agitation trépidante du débarquement. Cela commence par les formalités administratives « qui n'en finissent pas », même si les religieuses reconnaissent que leur traitement est des plus courtois. La barrière linguistique ne tarde pas à faire son apparition et à créer la confusion jusqu'à ce qu'un agent américain accepte de considérer une demande légitime de sœur Thérésine : « *Please, Sir, speak slowly, perhaps I'll understand you* » (*Ibid.* : 18). Les valises individuelles sont ouvertes pour contrôle et plusieurs heures d'attente sont nécessaires avant de pouvoir récupérer leurs bagages qui étaient en cale, et cela, dans une atmosphère étourdissante : « Quel tohu-bohu ! Quel vacarme ! Il paraît que pour se faire une idée de ce beau désordre, il faut en avoir été témoin » (*Ibid.*).

L'accueil des voyageuses est assuré par trois religieuses françaises qui les invitent à déjeuner pour leur premier repas « à l'américaine » dans leur institution⁹. Malgré toutes ces perturbations, le sentiment religieux est toujours présent parmi elles : « Dès notre arrivée à New York, nous avons senti la protection de Monseigneur » (*Ibid.* : 22). Les religieuses expriment clairement leur hâte de quitter la ville américaine, beaucoup trop bruyante et mouvementée à leur goût.

Le peu que nous avons vu de New York nous a montré la grande ville comme le siège du bruit, du travail, de l'agitation. On court, on vole, on se précipite, il semble qu'on veut tout faire à la fois ; aussi, à la vue de cette foule qui s'agite, on se sent pris d'un désir immense de solitude et de paix. Ses grandes maisons en briques rouges avec leurs toits plats n'ont rien de gracieux ; ses magasins sont arrangés sans goût ; non, à mon avis, New York ne saurait être comparé à la capitale de notre belle France. » (*Ibid.* : 20)

Le voyage transcanadien : un rite de passage ?

Le départ pour Montréal et le Canada approche. Le paquebot transatlantique cède sa place au train : le chemin de fer transcontinental de la compagnie ferroviaire *Canadien Pacifique* qui depuis 1886 rejoint la

⁹ Aucun détail n'est mentionné au sujet de cette dernière.

Colombie-Britannique. Pour les religieuses, ce voyage transcanadien est synonyme de découverte de leur nouvelle terre d'accueil, mais surtout d'une nouvelle terre de mission. Après la rupture qu'incarne le voyage transatlantique, cette nouvelle traversée est une véritable transition dans laquelle s'opèrent déjà les conditions de la réussite de leur mission. Ce passage d'un statut d'exilées à celui de pionnières de la foi catholique se concrétise dans le train qui les mène à Vancouver, comme l'exprime Sœur Saint-Ouen. Progressivement, la « chère patrie » disparaît du récit de sœur Saint-Ouen. Comme un symbole, les derniers sentiments emplis de nostalgie sont éprouvés et exprimés lors des premières heures du voyage ferroviaire, c'est-à-dire au Québec.

Enfin, voici le Saint-Laurent, si beau et si majestueux, que, vu de loin, on le prendrait pour une vaste mer. Sur ses rives, on rencontre de charmantes petites îles, avec des bouquets d'arbres et d'élégants chalets, perdus au milieu de la verdure ; tout le long de la voie, des arbres tellement chargés de jolies pommes rouges qu'ils plient sous le poids de leurs fruits. Que c'est beau, c'est presque la France ! (*Ibid.* : 31)

Après un court arrêt à Montréal, elles aperçoivent Ottawa « avec sa belle rivière et ses édifices surmontés de clochers et de dômes » (*Ibid.* : 33). La révélation quotidienne de ces paysages inconnus les rapproche un peu plus d'autres étrangers : les sauvages. Elles les aperçoivent pour la première fois le lundi 12 octobre, aux environs de White River :

Le pays a tout à fait changé. Des bois, des marécages, des terres incultes, des rochers, c'est tout ce que nous rencontrons. À partir d'une heure du soir, nous côtoyons le lac Supérieur. À certains moments, on n'aperçoit pas ses rives, on croirait être sur le bord de la mer ; sur la route nous remarquons plusieurs villages sauvages. (*Ibid.* : 34)

Lors de leur périple, les sœurs françaises rencontrent plusieurs de leurs coreligionnaires, oblats et jésuites. Ces derniers évoquent les conditions de leur apostolat, partagent leurs différentes expériences et participent ainsi à la construction d'un imaginaire missionnaire chez les religieuses particulièrement admiratives de leur « zèle, esprit de foi et mortification » (*Ibid.* : 36). Au sujet du Père Tugas, un oblat canadien, sœur Saint-Ouen écrit :

Écoutez plutôt : il vit avec les sauvages depuis neuf ans environ ; il couche presque continuellement dehors. En hiver, il s'enveloppe d'une couverture de peau, qui ne laisse pénétrer ni le froid, ni l'humidité ; et il dort sur ce lit d'un nouveau genre avec plus de sécurité que nous dans un chambré bien close. Les bêtes féroces ? Il le craint pas ; aussi, ne l'attaquent-elles jamais. [...]. Le bon Père mourrait de chagrin si on le plaçait dans une ville ; il lui faut les missions, la vie nomade. (*Ibid.* : 35-36)

Si la nostalgie de la patrie disparaît peu à peu, celle ressentie envers les familles et les proches subsiste logiquement. Un court arrêt à Winnipeg est l'occasion pour les dix voyageuses d'aller prier pour la première fois dans une église canadienne :

En revenant à l'hôtel, nous faisons nos prières dans une belle église toute peinte et très bien entretenue. Cher frère, chère sœur bien-aimée, petites nièces chéries, vous tous que j'aime enfin, et que j'ai laissés de l'autre côté de l'immense océan, oh combien j'ai pensé à vous et prié pour vous dans cette première église que j'ai visitée en terre étrangère. (*Ibid.* : 38)

Après un énième arrêt à Moose-Jaw (Saskatchewan), puis à Laggan (Alberta), les religieuses distinguent enfin, au loin, les Rocheuses, comparées par Sœur Saint-Ouen à « une immense cathédrale », qui annoncent la fin prochaine de leur voyage (*Ibid.* : 43). C'est l'occasion pour cette dernière de compléter les vers du poète élégiaque Alexandre Guiraud « Avec leurs hauts sommets, leurs glaces éternelles, par un soleil d'été que les Alpes sont belles » (*Élégies savoyardes*, 1822) par les siens « Même par le terne soleil d'automne, que les montagnes Rocheuses sont belles et imposantes ! » (*Ibid.*).

Le 16 octobre 1903, le transcanadien atteint enfin son ultime arrêt : Vancouver. Ironie de l'histoire, Sœur Saint-Ouen et ses condisciples doivent à nouveau prendre le bateau pour une demi-heure afin de se rendre à North-Vancouver où se trouve la mission oblate de Squamish près de la baie Burrard. Une fois arrivées à destination, elles sont accueillies par les sœurs déjà sur place et surtout par leurs futurs élèves. Ces derniers « ne paraissent pas du tout sauvages ; ils sont habillés à la française ; et, n'étaient leur peau sombre et leur grande bouche, vous les prendriez pour des enfants civilisés » (*Ibid.*). Pendant plusieurs années, Sœur Saint-Ouen va servir cette mission érigée en communauté modèle puis celle de Sechelt afin d'encadrer ceux qu'elle appelle « nos chers sauvages » (*Ibid.* : 35). En 1905, on comptait cinq résidences des sœurs de l'instruction à North-Vancouver. Sœur Saint-Ouen y décéda le 8 janvier 1929 à l'âge de 72 ans, sans retourner en France.

Conclusion

Le voyage vers le Nouveau Monde marque profondément le corps et l'esprit des dix religieuses de l'Instruction du Puy. La traversée transatlantique incarne une rupture violente qui place les religieuses en situation inédite de migrantes et d'exilées. Cette épreuve est sublimée par la spiritualité religieuse qui les anime et qui se mue progressivement en « spiritualité de l'exil »

(LAPERRIÈRE 1999 : 286-290 ; 2005 : 371-374). Les dix religieuses ne quittent pas seulement leur pays, mais aussi et surtout leur communauté. L'arrivée au Canada est synonyme de retour progressif à la vie communautaire, ce qui est vécu comme un soulagement par les religieuses.

Contrairement au périple transatlantique, la traversée des espaces canadiens n'est pas perçue comme une rupture par les religieuses. Celle-ci s'inscrit davantage dans une logique de passage, qui prépare peu à peu les religieuses françaises à leur future mission. En effet, le voyage transcanadien agit comme une transition physique et psychique qui ne laisse plus de place à la souffrance et où la conscience du statut d'exilée s'amenuise sans toutefois disparaître. Les paysages vierges et inconnus, les rencontres avec d'autres religieux canadiens et français ainsi que les premiers contacts visuels avec les « sauvages » qui ponctuent leur voyage sur le continent américain, inscrivent progressivement les religieuses françaises dans la réalité du front pionnier missionnaire qu'est l'Ouest canadien à cette époque.

L'analyse des récits de voyage s'avère être une étape décisive dans l'étude des différentes migrations de religieux vers le Canada et plus largement vers le Nouveau Monde. Bien qu'assez rare, ce type de source est très précieux à plusieurs titres. D'abord, il permet de mettre en exergue les stratégies migratoires adoptées par les congrégations religieuses françaises en fonction des différents contextes politiques en vigueur en France et au Canada, en l'occurrence entre 1830 et 1914. En effet, ces documents révèlent le détail géographique de l'itinéraire emprunté, les lieux et les temps d'arrêt et les réseaux de solidarité ecclésiastiques qui opèrent tout au long de ce dernier. Cela permet de cartographier les multiples parcours migratoires et de les comparer entre eux.

Ensuite, ces récits, qu'ils soient sous forme d'un journal ou d'une série de lettres, apparaissent comme la seule source capable de témoigner véritablement de l'expérience matérielle et psychique du voyage vécue par leurs auteurs. Ils sont le parfait complément aux sources officielles des congrégations qui n'abordent que très rarement les voyages de leurs membres ou alors toujours de manière désincarnée. L'étude des conditions de migration des religieux en route pour le continent américain permet de les intégrer dans un phénomène migratoire plus global tout en saisissant les particularismes inhérents à leur condition de religieux ou religieuse. Il s'agit d'historiciser leur expérience migratoire ainsi que « les lieux et les moments de passage » qui les place entre deux mondes, l'Ancien et le Nouveau, et entre deux conditions, ecclésiastique et migrant (GREEN 1999 : 37).

Bibliographie

- CABANEL, Patrick et Jean-Dominique DURAND (dir.) (2005), *Le Grand Exil des congrégations religieuses françaises (1901-1914)*, actes du Colloque international de Lyon tenu à l'Université Jean-Moulin-Lyon III, les 12 et 13 juin 2003, Paris, les éditions du Cerf.
- CABANEL, Patrick (dir.) (2008), *Lettres d'exil, 1901-1909. Les congrégations françaises dans le monde après les lois laïques de 1901 et 1904. Anthologie de textes missionnaires*, Turnhout, Brepols.
- CHOQUETTE, Robert (1995), *The Oblate Assault on Canada's Northwest*, Ottawa, University of Ottawa Press.
- COURTEMANCHE, Andrée et Martin PAQUET (2001), *Prendre la route : l'expérience migratoire en Europe et en Amérique du Nord du XIVe au XXe siècle*, Hull, Éditions Vents d'Ouest.
- FEBVRE, Lucien (1942), *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel.
- GREEN, Nancy (1999), « Trans-frontières : pour une analyse des lieux de passage », *Sociologie Anthropologique, Revue interdisciplinaire de sciences sociales*, n° 6, pp. 33-48.
- HOLTZ, Grégoire et MASSE Vincent (2012), « Étudier les récits de voyage : bilan, questionnements, enjeux », *Arborescences : Revue d'études françaises*, n° 2, 30 p.
- LAPERRIÈRE, Guy (1982), « Persécution et exil : la venue au Québec des congrégations religieuses françaises (1900-1914) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, n° 3, pp. 389-411.
- (1996-2005), *Les congrégations religieuses : de la France au Québec 1880-1914*, 3 volumes, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.
- LE HUENEN, Roland (1987), « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, vol. 20, n°1, pp. 45-61.
- LEVASSEUR, Donat (1995), *Les Oblats de Marie Immaculée dans l'Ouest et le Nord du Canada, 1845-1967*, Edmonton, University of Alberta Press, Western Canadian Publishers.
- MONTROSE, Louis (1992), « New Historicisms », *Redrawing the Boundaries : The Transformation of English and American Literary Studies*, Eds. Stephen Greenblatt and Giles Gunn, New York, Modern Language Association, pp. 392-417.
- ONFRAY, Michel (2007), *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*, Paris, Librairie Générale Française.

- PAISANT, Chantal (2001), *Philippine Duchesne et ses compagnes. Les années pionnières : 1818-1823. Lettres et journaux des premières missionnaires du Sacré-Cœur aux États-Unis*, Paris, Cerf Histoire.
- (dir.) (2009), *La mission au féminin. Témoignages de religieuses missionnaires au fil d'un siècle (XIX^e-début XX^e siècle). Anthologie de textes missionnaires*, Turnhout, Brepols.
- RAJOTTE, Pierre (1996), « Les récits de voyage dans l'Ouest canadien : une présentation », *Cahiers Franco-Canadiens de l'Ouest*, vol. 8, n° 1, pp. 1-6.
- (1996), « Référents culturels et récits de voyage dans le Nord-Ouest canadien à la fin du XIX^e siècle », *Cahiers Franco-Canadiens de l'Ouest*, vol. 8, n° 1, pp. 67-93.
- SORREL, Christian (2003), *La République contre les congrégations. Histoire d'une passion française (1899-1904)*, Paris, Cerf.
- SAINT-OUEN, Sœur [MONIER Virginie] (1906), *Journal de dix religieuses de l'Instruction du Puy exilées dans le Dominion du Canada*, Le Puy, Imprimerie De l'Avenir de la Haute-Loire.
- VIDAL, Laurent, MUSSET, Alain et VIDAL Dominique (2011), « Sociétés, mobilités, déplacements: les territoires de l'attente. Le cas des mondes américains (d'hier à aujourd'hui) », *Confins* [En ligne], 13. URL : <http://confins.revues.org/7274>